

Partout on fait des prodiges de va leur. Ici un guerrier empoigne un ennemi et s'efforce de le terrasser on l'empoigne. On out dit une nouvelle lutte entre Entello et Darès. Là c'est un défenseur malheureux qui culbute du château-fort poussé par une main imprévue :

De branchâ in brachiam degradingat atque facit pouf !..

(Oh ! la, la !) Plus loin les lutteurs s'enlacent, et, véritables grappes humaines, restent accrochés là ou les retient un poignot plus vigoureux, une jambe plus énergique, jusqu'à ce qu'enfin la masse finisse par disparaître tout entière dans l'incommensurable lune de neige.

On dresse les béliers, les balistes, les catapultes, les coulevrines et tout l'attirail des anciennes machines de guerre. La lutte revêt un caractère homérique. Vains efforts ; les assiegés se tiennent à leur poste avec une tenacité incroyable, et font un véritable rempart de leur corps. L'ennemi se décourage et se voit forcé de lever honteusement le siège. La retraite se fait en bon ordre, grâce à l'intelligence des chefs, fameux tacticiens, s'il en fut jamais.

Mais l'on comptait peut-être sans les représsailles, elles devaient être terribles. A peine de retour dans leurs foyers, les ennemis reçoivent à leur tour une déclaration de guerre, et se voient assiégés dans leurs propres remparts. Inutile de raconter cette seconde lutte. Instruits par leur propres malheurs, les assiegés montrent un courage et une intrépidité vraiment héroïques. Les prodiges qui avaient signalé le premier siège, on les vit se renouveler au second, jusqu'à ce qu'enfin, las et épuisés, les deux partis mirent bas les armes, ne laissant plus de leurs superbes constructions que quelques débris amoncelés : " un je ne sais quoi qui"

Telle fut à peu près cette guerre pour riro du 13 février. Le reste du jour, on vit encore se former ça et là quelques groupes hostiles qui semblaient vouloir recommencer la lutte ; mais la surveillance des chefs pourvut à tout, et il n'y eut pas d'engagements sérieux. De nouvelles tours semblent aujourd'hui s'élever en différents endroits de notre cour, l'avenir nous dira leur histoire.

GÉNÉRAL E. V.

Une conférence sur le Canada

Le *Tablet* de Londres donne un compte-rendu très-intéressant pour nous d'une conférence faite dernièrement au Colonial-Institute, Pall Mall, par M. Caldwell Ashworth, devant une nombreuse assemblée présidée par le Duc de Manchester. Lord Dufferin devait y assister, mais il fut retenu à Dublin : le Trinity College lui conféra ce jour-là le titre de D. C. L.

Le conférencier démontra que le Canada ne le cède à aucun pays quant au développement rapide de ses ressources

naturelles. En 1828, le nombre d'acres de terre en culture n'était que de 4,300,000, tandis qu'en 1871, il dépassait 13,000,000 et l'accroissement ne s'est pas ralenti depuis. M. Ashworth montra ensuite que la production de ces terres surpasse de beaucoup celle des États-Unis, c.-à-d., qu'un acre du sol canadien donne plus de grain, blé, orge, pois ou avoine, qu'un acre des États-Unis. Dans Ontario la production des céréales atteint la proportion de 17 minots par habitant, trois fois plus qu'aux États-Unis.

La population du Canada se compose de plusieurs races. La plus nombreuse est la race française, 1,151,000 ; puis viennent les irlandais, 900,000 ; les anglais, 750,000 ; les écossais, 500,000 ; les allemands, 22,000, et les hollandais 30,000. A ce nombre il faut ajouter quelques milliers de sauvages.

L'agriculture est la principale ressource du pays ; ce qui n'empêche pas les pêcheries et le commerce du bois d'être aussi une puissante source de revenus. En 1878 les productions des pêcheries ont atteint une valeur de 2,400,000 louis, dont la moitié a été exportée. A toutes ces bonnes notes ajoutons encore, continue le conférencier, la loyauté, l'attachement du Canada pour la mère-patrie ; attachement qui ne s'est jamais démenti, dans la bonne fortune comme au moment du danger.

Les ramasseurs de bouts de cigares.

L'établissement sur les grands boulevards des baraques pour la vente des jouets et, par suite, l'immense affluence de promeneurs qu'attire sur ces points de la capitale ce petit commerce, ont eu déjà pour premier effet de ramener à l'intérieur de Paris toute une bande de ramasseurs de bouts de cigares, industriels auxquels, en temps ordinaire, la police fait la chasse en les reléguant dans les quartiers excentriques.

On ne se doute certainement pas que cet étrange commerce de bouts de cigares ramassés sur la voie publique rapporte annuellement la somme de 275,000 fr.

On compte à Paris près de trois cents individus qui s'occupent de cette industrie.

Lorsque le commerce va, ils se font en moyenne, des journées de 2 fr. 25 à 3 fr. 50, selon les quartiers.

Il y a des chefs de bande qui ont sous leur direction un certain nombre de ramasseurs.

Ces derniers portent un petit sac de toile, sorte de poche, qu'ils tiennent caché sous leurs vêtements, et ils peuvent ainsi se faufiler à travers les rangées de tables placées sur les terrasses des cafés.

Quant aux chefs, ils s'entendent souvent avec certains garçons de café qui,

pour une somme convenue mettent de côté tous les bouts de cigares jetés sous les tables par les consommateurs.

Quand la récolte est suffisante, les ramasseurs de bouts de cigares fabriquent du tabac.

Leur outillage consiste en une planchette de bois et un couteau bien tranchant.

Une fois les bouts de cigares bien hachés, ils mettent ce tabac en paquets réguliers, et des commis spéciaux les vendent aux pauvres gens, au balayeurs et aux ouvriers de portières. Ce tabac, ainsi préparé, se vend cinq fois moins cher que le tabac ordinaire.

Pour cinq centimes on a un paquet de vingt-cinq grammes.

On estime que dans la quinzaine du premier de l'an, commençant la veille de Noël et qui prend fin le 10 janvier, les individus qui exploitent cette industrie peu connue, ramassent, sur les grands boulevards seulement, pour près de 6,000 francs de bouts de cigares.

Un créancier onto chez un débiteur qu'il trouve à table, occupé à découper une dinde.

— Eh bien ! monsieur, dit le visiteur, allez-vous enfin me payer ?

— Je lo voudrais, mon cher monsieur, mais cela m'est impossible, je suis à sec, complètement à sec, ruiné, fini, je n'ai pas le sou.

— Eh ! monsieur, quand on ne peut pas payer ses dettes, on ne mange pas des dindes superbes comme celle-ci.

— Hélas ! mon cher monsieur, fit lo débiteur en portant sa serviette à sa yeux d'un air attendri, je ne pouvais plus la nourrir.

Réponse d'un *impresario* auquel l'Empereur donnait un cigaro :

— Ah ! Sire, ah !... je lo fumerai toute ma vie.

Conditions de ce Journal.

L'Abelle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centius pour les élèves des maisons d'éducation et 81.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et lo troisième à Pâques. On s'abonne en s'adressant au Secrétaire-Trésorier, Séminaire de Québec, ou aux différents agents.

Agents : à la grande salle, M. Théophile Trudelle ; à la petite salle, M. T. Giguère ; chez les externes, MM. J. Genest et G. Matto, à Rimouski, M. A. Gagnon ; au Collège de Lévis, M. E. Belleau ; à Ste-Anne, M. F. Chabot ; à Ste-Thérèse, M. G. Gagnon ; à St Hyacinthe, M. J. Boivin.